

De l'épuisement à la puissance

La raison du mythe de Hans Blumenberg. Traduit de l'allemand par Stéphane Dirschauer, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 155 p.

Georges Leroux

Number 209, July–August 2006

Actualité du mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17611ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, G. (2006). De l'épuisement à la puissance / *La raison du mythe* de Hans Blumenberg. Traduit de l'allemand par Stéphane Dirschauer, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 155 p. *Spirale*, (209), 14–15.

DE L'ÉPUISEMENT À LA PUISSANCE

LA RAISON DU MYTHE de Hans Blumenberg

Traduit de l'allemand par Stéphane Dirschauer, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 155 p.

L'ŒUVRE de Hans Blumenberg, malgré un effort de traduction important, demeure encore largement méconnue en langue française. Marquée par plusieurs livres majeurs, le plus important étant son étude de la modernité, *La légitimité des temps modernes* (parue en 1966 en langue allemande, traduite en français, Gallimard, en 1999), elle nous dévoile un philosophe d'abord passionné par l'histoire des idées. Blumenberg y consacra des travaux de pionnier, s'attardant à la fois aux processus de la métaphore dans l'évolution des concepts et à un nombre important de questions esthétiques où il voulait surtout repérer les variations dans le traitement de la temporalité. *La raison du mythe* regorge de trésors cachés. Dans ce petit livre sur le mythe, il présente une discussion très dense de ce qu'il appelle l'espace de réception des mythes occidentaux : son intérêt se porte d'abord vers la mythologie grecque, avec quelques ouvertures sur les mythes bibliques et égyptiens. Il faut le préciser tout de suite, cet essai n'est pas une synthèse du travail gigantesque accompli dans son monument, *Arbeit am Mythos* (1979, trad. anglaise, MIT Press, 1985), encore inédit en français, et malgré quelques aperçus généraux, il demeure presque incompréhensible sans une référence constante aux analyses contenues dans le *magnum opus*. Le style de Blumenberg est hélas l'exemple même d'une certaine germanité : compact, à la recherche de formules fortes et superbement abstrait. Même quand la démonstration est assortie d'exemples, elle garde une part d'obscurité et ce livre, s'il était non pas traduit, mais réécrit en français, occuperait certainement au moins le double de pages.

La raison du mythe, c'est aussi bien sa rationalité intrinsèque que les causes de son émergence dans les cultures qui le favorisent et le font proliférer. Blumenberg ne porte pas beaucoup d'intérêt aux théories anthropologiques, même s'il en reprend plusieurs sans les discuter. L'œuvre de Gehlen, très importante dans l'ouvrage de 1979, n'est même pas citée ici. En revanche, il cite beaucoup Nietzsche, dont il pose l'éternel retour comme la figure exemplaire d'une mythologie réconciliée, et Freud, dont il reprend avec nuances le schème totémique primitif. Les mythes procèdent d'un refoulement de l'angoisse originaire devant les forces effrayantes de l'inconnu, et le rôle premier des

polythéismes est non pas d'offrir une réponse à la terreur de l'origine, mais au contraire de combler la béance de la question, dit autrement de la recouvrir pour l'oublier. Le stock des histoires de la mythologie en vient en effet à occulter les affects primitifs et au bout du compte il pave le chemin à leur réception esthétique, qui est leur destin moderne de poésie. L'espace du mythe est donc un espace d'oubli et de liberté, surtout si on le compare aux propositions des monothéismes qui deviennent rapidement abstraits et théologiques, c'est-à-dire contraignants et autoritaires. À la variation polymorphe du mythe, le dogme oppose la rigidité et l'univocité. Blumenberg insiste beaucoup sur la richesse des variations dont les mythes grecs sont imprégnés et sur l'inconstance qui les sépare du concept moderne de la réalité.

Si cette analyse de départ est juste, elle devrait montrer que l'évolution des mythes ne conduit pas à l'absolu, « mais plutôt dans la direction opposée aux catégories qui déterminent la religion et la métaphysique ». Étudier l'espace de réception du mythe, c'est alors tenter de mesurer comment la liberté de l'invention se transforme en se disséminant, et comment les efforts de la métaphysique pour la juguler rencontrent une réelle résistance. Il n'y a jamais rien de vraiment acquis dans la conscience moderne, et en particulier « pas de triomphes définitifs de la conscience sur ses abîmes ». Même dans ses phases tardives de poétisation, chez Homère et Hésiode, le mythe demeure une puissance, un potentiel d'efficacité, et ce potentiel traverse toute la pensée moderne où il est reçu comme force, et non comme sens perdu. Sinon, affirme Blumenberg, on tombe dans le mythe de la mythologie, c'est-à-dire dans une réification des significations primitives. Cette approche présente de grands risques, car elle ruine pratiquement *a priori* toute herméneutique des mythes qui ne se retournerait pas elle-même sur son propre travail de réception et de transformation. Or, il faut le noter, c'est le cas de la plupart aujourd'hui.

C'est sur ce point décisif que Blumenberg fait intervenir l'éternel retour nietzschéen. Il s'agit essentiellement pour lui d'une réelle métamorphose du récit dionysiaque, et non pas d'une interprétation conquise à compter d'une position purement critique. Nietzsche continue

de fabriquer du mythe et grâce à lui nous pouvons voir comment le mythe est porté à son achèvement. Non seulement réinvestir son potentiel d'efficacité, mais le « présenter dans sa pureté ». Contre la métaphysique de l'événement unique et du salut, le philosophe de la mort de Dieu fait jouer la répétition jusque dans la forme même du mythe, dans sa variation sans limites. Mais y a-t-il, pourrions-nous demander, telle chose qu'une pureté de ce potentiel? et comment penser retrouver, sans parler de l'éprouver, la terreur qui engendre comme une vague ce potentiel, déferlant des figures primitives jusqu'aux poèmes de la modernité? Ces questions habitent tout le chemin parcouru par Blumenberg, puisqu'il a fait lui-même le projet de démontrer dans la modernité un commencement vraiment radical, qui ne doit rien à la sécularisation de représentations antérieures. Son travail sur le mythe entend donc de remonter en sens inverse sa critique de la sécularisation : les mythes durent et se renouvellent en se diffusant, mais cela ne peut exclure la nouveauté de la raison.

Dans ce petit essai, une part importante est consacrée à la discussion classique des rapports du mythe et du rite : Blumenberg prend parti pour une approche radicale du sens de l'invention mythologique comme recherche du sens du rite répété en phase d'épuisement et d'opacité. L'antériorité des rites n'est pas démontrée pour autant, mais le caractère indispensable des mythes apparaît avec relief : seuls les mythes peuvent réarticuler le potentiel des questions-abîmes. Le penseur dont Blumenberg semble se rapprocher le plus est Ernst Cassirer, mais c'est souvent pour nuancer des formulations trop rapides sur la pensée précatégoriale à l'œuvre dans le mythe. La discussion des rapports du christianisme avec la mythologie grecque sert le même propos d'illustration du potentiel de variation et de la richesse du matériau primitif, comme répertoire de questions plutôt que comme dépôt de réponses. Cette apologie du pouvoir des mythes constitue en fait une apologie du caractère absolu du programme moderne de la raison : la résurgence des mythes sous toutes leurs formes, et pas seulement littéraires, n'a rien d'énigmatique; elle ne fait que répéter la fonction de sécurité devant un monde privé de signification ultime.

Cette position n'est claire que si on la relie à l'insistance sur la rhétorique, partout active dans le grand livre de 1979 : les mythes se reproduisent en occupant un espace de signification laissé inoccupé ou en processus de déplacement par l'absolu de la raison. Ce sont des gestes pratiques, concrets, des prises de position exprimées en vue de la prégnance des questions qu'il s'agit de maintenir actives. L'ambition de Blumenberg est alors de tenter de montrer comment les systèmes culturels configurent, sous la pression de facteurs divers, des significa-

tions dont le potentiel a été libéré dans un passé devenu insaisissable. De quelle façon chaque culture renouvelle une représentation et parvient à briser les limites imposées par l'effort de la rationalité, seule une anthropologie élaborée pourrait peut-être l'élucider. Blumenberg pense pour sa part que c'est un défi digne de l'entreprise kantienne, une analytique transcendantale de l'imaginaire. Mais il n'en fait pas une tâche susceptible d'être achevée et plus son œuvre s'est éloignée des prémisses de sa théorie de la sécularisation, plus sa théorie de l'histoire

a accepté une forme d'irrationalité : c'est un tournant nietzschéen, l'éternel retour des mythes et de leur riche matière, pour opérer le même travail de compensation et de questionnement à travers les récits. Un bon exemple de cela, on ne peut s'empêcher de le noter ici, serait le rôle de la mythologie de *Matrix*, analysée encore récemment par Michaël La Chance, *Capture totale. Matrix. Mythologie de la cyberculture* (Presses de l'Université Laval, 2006).

Georges Leroux



Anselm Kiefer, *Mann im Wald* (Homme dans la forêt), huile sur toile 174 × 189 cm, 1971.